

Sur le chemin qui va des premiers recueils de Supervielle au volume qui a pour titre *Les Amis inconnus*, nous avons vu un grand poète lyrique, en proie d'abord au sentiment panique de la vie, mais dont la voix devenait de plus en plus forte et plus humaine à mesure qu'il fermait les yeux et semblait ne plus avoir le sentiment que de son cœur. C'est alors que son intelligence si haute a le plus jalousement veillé sur son inspiration. Quand on lit des écrivains de cette classe, on se demande si la pensée n'est pas faite pour débarrasser la poésie du fardeau de l'existence ! Mais je n'ai pas à parler des amis inconnus. Je ne veux qu'attirer l'attention sur le fait que quelque chose s'est passé entre le moment où ce livre voyait le jour et l'aubaine des contes réunis sous le titre *L'Arche de Noé*.

L'apparence d'une liberté plus grande : l'illusion que le sens du jeu revient comme pour ranimer le goût de vivre après la plus vertigineuse méditation poétique. Mais il faut ici se défier de la tentation qui nous incline à enfermer l'évolution d'un poète dans les limites d'un mouvement alternatif. Ce serait vraiment trop commode ! Non ! On dirait qu'en cherchant la vie au zénith de la vie, qu'en l'apercevant soudain comme une étoile dont l'existence de l'homme est la sœur de lait, Jules

Supervielle a découvert et aussitôt incarné le principe de la véritable liberté poétique.

Que voyons-nous ici, dès les premières pages ? La poésie qui sourit de la poésie : l'invention opposant sa fraîcheur de source aux enchantements éternels de l'imagination : le rire discret des couleurs dans le manteau glacé que l'esprit répand sur la terre de poésie. Le vent se lève sur la pensée qui délivre le songe.

Pourquoi ce phénomène entraîne-t-il des conséquences si inattendues ? Ici, le jour ne s'est levé que pour planter les tentes de l'ombre. Comme si le cœur du poète était devenu soudain plus grand que son regard, un espace intuitif l'attend partout où sa pensée avait rétabli les perspectives universelles.

Je répondrai d'un mot. Comme s'il me suffisait que Jules Supervielle me comprenne, je dirai : la parole. Le langage, enfin, a affranchi le poète de la poésie. À la limite de toutes les passions et quand l'homme ne fait qu'un avec le monde, la parole prend conscience d'elle-même et grandit à l'orient de la vie comme si elle attendait notre dernier souffle pour

achever de se révéler. Les contes de Jules Supervielle sont *parlés*. Et rien ne pouvait nous émouvoir davantage après l'attention que nous avons portée à l'évolution de ce grand poète. Jules Supervielle, nous en sommes sûrs, a trouvé la clef de Shakespeare.